Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale

François Rastier, 2013, Paris, PUF, 256 pages.

Damon Mayaffre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/21554>

DOI : 10.4000/mots.21554

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2013

Pagination : 150-153

ISBN : 978-2-84788-527-9

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Damon Mayaffre, « Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 103 | 2013, mis en ligne le 16 décembre 2013, consulté le 23 avril 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/mots/21554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.21554>

Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale

François Rastier

2013, Paris, PUF, 256 pages.

C'est avec science et conscience que François Rastier écrit son dernier ouvrage, *Apprendre pour transmettre*, paru aux Presses universitaires de France dans la collection « Souffrance et Théorie ».

Le linguiste français prolonge ici la sémantique interprétative, la science des textes ou la théorie des corpus¹ pour réfléchir à notre modèle éducatif, aux valeurs culturelles et éthiques essentielles, et plus généralement à la société qui s'impose aujourd'hui à nous et cherche à se perpétuer.

L'ouvrage, en deux temps, prend d'abord la forme d'un constat sévère mais non réactionnaire avant de proposer des alternatives. La titraison des deux grandes parties du livre en dit long sur l'état d'esprit d'un penseur mesurant les atteintes à l'enseignement et à la recherche que porte en elle une idéologie libérale conquérante et décomplexée : 1) *Avanies* (p. 9-139), 2) *Résistances* (p. 141-255).

1. Au cours d'une longue première partie, François Rastier dresse en effet un panorama réaliste et presque désespérant du triomphe planétaire de l'idéologie managériale. Que celle-ci s'impose sans partage depuis l'effondrement du Mur dans le domaine économique est un fait historique établi que l'auteur se permet de critiquer, notamment au nom de l'imprévoyance écologique ; mais qu'elle gagne aussi les domaines éducatif et culturel est une aporie qu'il nous fait un devoir de critiquer radicalement comme « préalable » (p. 71) à toute solution. François Rastier décrit ainsi par le menu comment la logique du profit et de la compétitivité contrevient à la transmission de la connaissance ; comment la rationalisation industrielle des tâches, la recherche de la rentabilité et de la productivité, l'évaluation sans cesse renouvelée des hommes et des œuvres, la gestion administrativo-scientifique des projets de recherche – directement issus du taylorisme, du fordisme ou aujourd'hui du *management* – sont contre-productives pour le monde culturel et scientifique. Les universitaires liront par exemple la description de l'invasion d'un vocabulaire inédit dans leur pratique quotidienne professionnelle jusqu'à l'invention d'un « idiome managérial » (p. 88) et de « genres » discursifs nouveaux²

1. Respectivement *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 2009 (3^e édition) ; *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001 ; *La Mesure et le Grain. Sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011.
2. Les lecteurs de *Mots. Les langages du politique* rapprocheront ici la réflexion de l'auteur avec le dossier du n°102 (juillet 2013) de la revue, *Les discours sur l'enseignement supérieur et la recherche*. Notamment, l'invention de mots suffixés en -ex pour évoquer l'excellence – Labex (laboratoire d'excellence), Idex (initiative d'excellence), Equipex (équipement d'excellence) – qu'évoque Rastier a fait l'objet de deux contributions : Michèle Monte et Sylvianne Rémi-Giraud,

(appels d'offres et rapport d'étape, fiches de poste en nombre de caractères limité, mots-clés, *slides PowerPoint*, *speed CV*...); genres nouveaux qui ne seraient peut-être pas critiquables en eux-mêmes s'ils ne traduisaient pas, toujours, le formatage réducteur de la pensée, le triomphe de la communication sur le contenu, la victoire du quantifiable sur le critiquable : car c'est bien à « l'anesthésie » (p. 127) de l'esprit critique que semble aboutir une société qui dévalorise la réflexion au profit de la décision, et favorise la technicisation ou réification du savoir, sinon de l'Être, au détriment de la complexité herméneutique. Notamment, François Rastier illustre en quatre points la vaine managérialisation de la recherche par le genre *soumission à l'appel d'offres*. Sans contredit possible, il note pour finir :

Genre issu du monde industriel, la soumission décrit la recherche comme un processus de production, puisqu'il s'agit de produire de la connaissance : elle détaille ainsi les phases, le nombre de *work-packages*, le calendrier mois par mois, le budget incluant les salaires évalués en mois-homme. (p. 101)

2. Face à ces constats qui seraient accablants s'il n'y avait les pointes d'humour de l'auteur ou si celui-ci versait dans un élitisme rétrospectif à la Fin-kielkraut, François Rastier entend opposer une résistance humaniste et propose des alternatives concrètes en termes de « contenus » éducatifs. Pour contrecarrer la déshumanisation technologique et la paupérisation intellectuelle de nos sociétés marchandes, il milite au fond, avec d'autres tel Robert Darnton³, pour la réaffirmation des Humanités dans les programmes scolaires et universitaires, en insistant sur deux fondamentaux : les langues (c'est-à-dire le plurilinguisme) et les œuvres (c'est-à-dire des objets culturels aboutis et universels). C'est en effet à l'apprentissage des langues que François Rastier nous convie d'abord, sous condition de bien s'entendre sur le terme. Il distingue en effet *langue de service* et *langue de culture* pour promouvoir évidemment la seconde. Souvent réduites à un instrument de communication, les langues sont seulement enseignées aujourd'hui pour donner une « compétence » aux élèves – si possible par une *formation accélérée* – afin d'améliorer leur « employabilité » sur le marché du travail ; de fait, plus généralement, la marchandisation de la connaissance dénoncée dans l'ouvrage ne peut mieux être illustrée par les enjeux économiques autour du commerce des langues (traduction automatique ; web sémantique ; fouille de textes) sans égard pour la poétique du langage. Ces langues de service – aujourd'hui l'anglais managérial – sont avant tout des langues véhiculaires dont François Rastier concède la praticité, mais aussi des langues idéologiques au service d'un pouvoir – ici le bon fonctionnement du marché. Tout au contraire, c'est en tant que recueil

« Les réformes dans l'enseignement supérieur et la recherche. Mots, discours, représentations », p. 7-20, et Matthias Tauveron, « *Excellence*. Une analyse logométrique », p. 121-139.

3. Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Paris, Gallimard, 2010.

millénaire d'une culture que les langues doivent être étudiées ; *les langues de culture* ne peuvent faire l'objet d'un apprentissage technique mais nécessitent une transmission culturelle (p. 158). Et c'est par là que François Rastier précise son idéal politique : par rétrécissements successifs de la culture, désormais perçue comme un marché qui se doit de répondre aux exigences de l'offre et de la demande, nos sociétés se rabougrissent jusqu'au communautarisme, au nationalisme et à la xénophobie. La mise en compétition des langues – promouvoir la plus efficace –, des arts, des sciences, des cultures est un non-sens, dont les conséquences politiques peuvent être tragiques. Contrecarrant les idées entendues, François Rastier montre par exemple comment nos sociétés modernes – à l'inverse de beaucoup de sociétés traditionnelles dont les membres parlent plusieurs langues – sont entrées paradoxalement dans une « aphasie » (p. 150), c'est-à-dire un monolinguisme étroit, que l'anglais d'aéroport ne saurait mâtiner. Pourtant, « le plurilinguisme permet [...] d'échapper à ce qu'on croit être le déterminisme linguistique et d'acquérir une liberté de pensée hors des préjugés invétérés dans la langue maternelle » (p. 168) ; l'altérité devient le synonyme à la fois d'enrichissement, de liberté et de tolérance.

Les œuvres – plus précisément les œuvres littéraires ; ce que François Rastier appelle aussi les « œuvres éducatrices » (p. 171 et suiv.) – s'adressent quant à elles à toute l'humanité et participent à « sa constitution éthique et esthétique » (p. 143) ; elles ne sauraient être « jugées à leur valeur marchande » parfois nulle et échappent de manière irrévérencieuse pour le capitalisme « à la logique du produit » (p. 171). Elles constituent un *corpus* de textes inaliénable et une *histoire* sur lesquels se construisent les langues de culture. Elles véhiculent de façon intriquée des valeurs éthiques et des valeurs esthétiques que François Rastier pose comme indissociables (p. 176). Elles sont finalement à la fois « patrimoine » et « projet » qui transcendent la personnalité de leur auteur et la subjectivité des lecteurs pour témoigner de l'humain. Pour le propos central de l'ouvrage, « elles appartiennent au temps culturel de la transmission et non au temps "social" de la communication » (p. 181). Enfin, en matière de transmission, l'ouvrage de François Rastier se termine sur une définition ouverte et idéale de l'éducation (*Épilogue : dette symbolique et cosmopolitisme*, p. 209-255). Dans un cycle – et non un vecteur –, le mot *apprendre* est pris indifféremment dans son double sens subjectif et objectif : « L'éducation a pour but d'ouvrir une dette symbolique » et de la faire circuler entre les contractants (p. 219). Par accueils, dons et contre-dons, l'homme en société contracte une dette éducative vis-à-vis des auteurs, des œuvres ou des maîtres, qu'il ne pourra solder qu'en transmettant à son tour aux générations présentes et suivantes. *Apprendre* est alors seulement la prise de conscience de cette dette symbolique insolvable contractée envers l'autre et envers tous (p. 226).

Parce que « l'enjeu éducatif n'est pas seulement culturel, mais aussi politique et éthique » (p. 78), le savant doit parfois prendre une plume militante.

Les éducateurs et les citoyens que nous sommes gagnons à lire *Apprendre pour transmettre*. L'ouvrage, en posant des questions d'avenir, retravaille de manière érudite et moderne nos Lumières vacillantes : la raison contre l'obscurantisme, l'humanisme contre la compétition entre les hommes et les cultures, le cosmopolitisme contre la mondialisation managériale.

Damon Mayaffre
Université de Nice Sophia Antipolis
Bases, Corpus, Langage, UMR 7320, CNRS